

Dans les années 1960, des pionniers prêchaient pour des vins de qualité

## Au temps où, déjà, on plaidait pour les coteaux

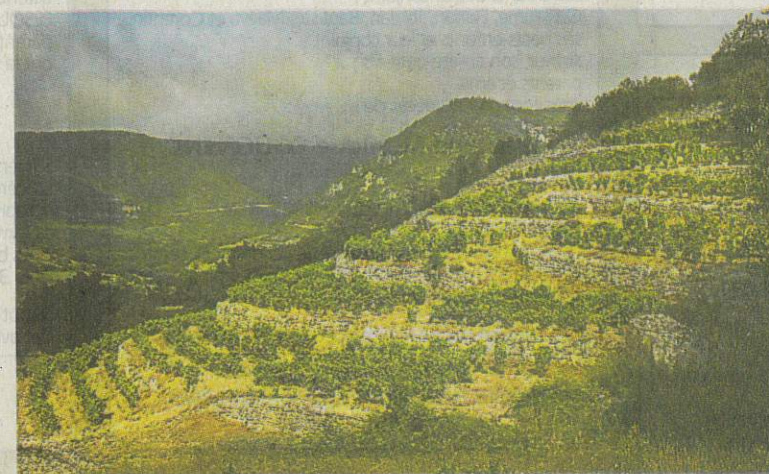
Le Languedoc n'a pas toujours été, avant la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le territoire d'une piquette infâme sans alternative qualitative. Le Catalan Pere Marce, curé de Corneilla-la-Rivière au XVIII<sup>e</sup> siècle, « émerveillé par l'extraordinaire diversité des sols caillouteux du Roussillon », « déplore l'importance prise par la vigne dans les terrains plats et riches », raconte le journaliste Marc Médevielle dans le très bel ouvrage *Le sentiment du Languedoc* (Atelier Baie, 2024).

« Les meilleurs vins de province sont ceux du Roussillon et du Bas-Valepir dont les vignes sont dans un terrain pierreux et sur des coteaux exposés au soleil, poursuit Pere Marce : mais il y a beaucoup de vignes plantées dans des terrains plats et gras qui donnent une grande quantité de vin : c'est ce vin qui, mêlé au premier, le rend d'une mauvaise qualité et le fait tourner. » Le Lozérien Jean-Antoine Chaptal,

chimiste et ministre de l'Intérieur au début des années 1800, « use de son influence et de son pouvoir pour redonner du prestige aux vins de France ». Il rédige un traité sur la question et crée l'École des vignes au jardin des plantes à Montpellier.

L'œnologue audois Lucien Sémi-chon voudrait bien, en 1912, que la vigne reprenne de l'altitude. « Les plaines, qui pourraient porter d'autres cultures que la vigne, continuent à faire du vin et, produisant meilleur marché, arrivent à concurrencer et à causer la perte des coteaux où toute autre culture que la vigne est impossible », écrit-il au préfet de l'Aude.

Plus tard, le Gardois Philippe Lamour tente lui aussi de créer une dynamique régionale favorable à la qualité des vins de coteaux, mais le haut fonctionnaire et viticulteur ne parvient pas toujours à convaincre autour de lui, dans une course



Des parcelles de coteaux, ici près de Lodève.

GEORGES SOUCHE

effrénée au rendement. L'appellation des coteaux-du-languedoc voit tout de même le jour en 1960.

### Les pionniers

Après le phylloxéra, sur les coteaux rendus à la garrigue, « il faut orien-

ter le pays vers la recherche de la qualité, revenir aux cépages nobles, replanter les coteaux abandonnés pour changer le destin d'un village condamné », écrit l'économiste et homme politique Jules Milhau.

Aux premiers pionniers dans les

années 60 ont succédé ceux des années 1990 : Olivier Jullien à Jonquières (Mas Jullien), Laurent Vaillé (La Grange des pères) et Aimé Guibert (Daumas Gassac) à Aniane, Marlène Soria à Saint-Pargoire (Peyre rose) et Gérard Gauby à Calce font la révolution du Languedoc.

Une continuité entre les deux périodes : la foi dans le terroir et dans les hommes. À contre-courant... « Au lendemain de la crise phylloxérique, souligne Marc Médevielle dans son ouvrage, les professeurs de viticulture les plus influents s'accordaient à penser qu'il était illusoire, en climat méditerranéen, de vouloir élaborer des vins de noble caractère, à l'exception de grands liquoreux ». Ils étaient persuadés que les fortes chaleurs estivales et une maturation brusque desserviraient trop la qualité du vin.

A. B.